

# NEWS

# 29 /

COEXISTENCES / AVRIL 2017

# NEWS

# 29 /

COEXISTENCES / AVRIL 2017

Chères toutes, chers tous,

Dix ans d'expérience en 2016, mais ni routine, ni ennui! Notre, votre association a entamé sa onzième année par un bal joyeux et par un ambitieux calendrier de projets: venue de la chorale du YMCA de Jérusalem, Her Voice, Breaking the Ice et le film viral In Between.

Quelles que soient les nouvelles du monde, quelles que soient les déclarations de politiciens en vue, les partisans du dialogue et de l'espérance en Israël et Palestine continuent à prendre d'innombrables initiatives et notre motivation à les soutenir ne faiblit pas.

GRAND BAL DU PETIT NOUVEL AN	3
LES PROJETS POUR 2017	5

ADRESSE  
Coexistences  
Case postale 5732  
CH-1002 Lausanne  
info@coexistences.ch

Bonne lecture!

# NEWS

## 29 /

GRAND BAL DU PETIT NOUVEL AN / 13 JANVIER 2017

Que dire de cette dixième édition du Bal ? Qu'elle était ébouriffante comme toujours ? Que le public est venu, fidèle, malgré la neige qui s'est mise à tomber dans l'après-midi ? Que les musiciens et les chanteuses débordaient d'énergie ? Tout cela et plus encore...

On pourrait imaginer que le renouvellement d'un même événement, année après année, amènerait, si ce n'est de la lassitude, du moins un sentiment de déjà-vu. Mais chaque édition est différente, la composition de l'orchestre change un peu, de nouvelles voix se font entendre, de nouvelles têtes se font voir, le répertoire change, le public rajeunit.

Année après année, on retrouve les fidèles de la première heure et on bavarde avec certains venus pour la première fois. C'est donc ça, l'Orchestre Jaune ? Mais pourquoi ne suis-je pas venu avant ? Il faut dire que l'atmosphère de la soirée est particulière, on y retrouve les amis, on en fait de nouveaux, on partage le même plaisir d'être là, tout simplement. C'est bienveillant, c'est chaleureux.

Les bénévoles ne rateraient pour rien au monde cette soirée. Depuis dix ans, ils sont là, fidèles eux aussi. Ils tiennent la caisse, préparent des plats délicieux, s'affairent derrière le bar et descendent sur la piste de danse à tour de rôle. Sans eux, cette soirée ne se ferait pas.

Pour Coexistences, c'est l'occasion de récolter de quoi financer un projet d'accueil de groupe de dialogue, tout en offrant une soirée de bonheur à chacun. Que dire de plus ?

À tous, musiciens, danseurs, bénévoles, un chaleureux merci et rendez-vous l'an prochain, le vendredi 12 janvier 2018.



# NEWS

## 29 /

LA CHORALE DU YMCA EN STUDIO

#### CHORALE DU YMCA DE JÉRUSALEM, DU 2 AU 14 JUILLET

**Premier des trois groupes que nous accueillerons en 2017, la chorale du YMCA sera en Suisse juste avant les vacances scolaires d'été et se produira lors d'un concert à l'église Saint-Laurent à Lausanne le 13 juillet en collaboration avec Dominique Tille et des choristes de la région. Venez nombreux!**

Fondée en 2012, elle réunit une trentaine de jeunes lycéens de Jérusalem Est et Ouest dans une communauté de chant et de dialogue. Son objectif est de leur offrir un espace pour apprendre à se connaître et grandir ensemble, tant au niveau du chant que du dialogue. Au travers de ces deux activités exigeantes, les concepteurs du programme cherchent à donner à cette jeunesse, et leur entourage par extension (familles, amis d'école et amis tout court), les moyens de devenir des leaders pour la paix dans leurs communautés respectives et constituer une dynamique positive.

La chorale est un programme officiel du Jerusalem International YMCA, notre partenaire historique, et de la Jerusalem Foundation. Dans Jérusalem, ville divisée le long de lignes de fracture religieuses, culturelles, politiques et linguistiques, le Jerusalem International YMCA est l'un des rares lieux où chacun, quelle que soit son origine, peut se sentir chez lui et le bienvenu. La Jerusalem Foundation est quant à elle une fondation indépendante dédiée à la préservation d'une société jérusalémitte ouverte, équitable et inclusive.

Le YMCA Jerusalem Youth Chorus a participé au « Late Show » de Stephen Colbert sur CBS, et a fait l'objet d'une couverture médiatique dans le New York Times, la BBC et PBS, Haaretz et de nombreux autres médias. Il a enregistré avec le célèbre artiste et activiste de la paix David Broza et à Londres avec Duran Duran.

Leur vidéo musicale « Home » avec l'artiste Sam Tsui a été largement diffusée sur Youtube où elle a été visionnée plus de 400 000 fois [https://www.youtube.com/watch?v=xMkqMTK1\\_O0](https://www.youtube.com/watch?v=xMkqMTK1_O0). Le chœur a également effectué plusieurs tournées au Japon et aux Etats Unis.

Son fondateur et directeur, Micah Hendler, est diplômé tout à la fois en direction musicale et en relations internationales. La superviseuse des facilitateurs n'est autre que Michal Levin, que nous avons eu le plaisir d'écouter à l'occasion de sa présentation sur l'état du dialogue israélo-palestinien en mars 2016.

Les participants sont sélectionnés dans des écoles publiques et privées de Jérusalem Est et Ouest, selon leurs capacités combinées de chant et de dialogue. Des séances hebdomadaires ont lieu tout au long de l'année scolaire, ainsi que deux retraites, de nombreux concerts, des séminaires et des enregistrements. Le groupe consacre également beaucoup d'énergie à son travail interne de dialogue. Ainsi sont poursuivies, avec l'aide de médiateurs professionnels, les thématiques des identités, des narratifs familiaux, des traditions religieuses et des histoires nationales, de majorité/minorité, égalité des droits et représentation, le tout dans cet espace intime et soutenant de la communauté musicale. De fortes relations d'amitié et de communauté y voient le jour.

Riche par la diversité de ses membres, unie autour du principe d'égalité, la chorale associe les traditions musicales des deux communautés, leurs langues respectives ainsi que les influences musicales de la génération des choristes. Ceux d'entre nous qui ont participé au voyage des 10 ans ont pu entendre une formation réduite à la clôture de l'événement final.

# NEWS

## 29 /

### LES PROJETS POUR 2017

2017 est une année particulière : elle marque les 50 ans de la guerre des Six jours, au cours de laquelle Jérusalem est passée d'une gestion jordanienne à une gestion israélienne. Dans ce contexte particulièrement délicat, le groupe travaille tout au long de cette année sur la communication non-violente et la décision de groupe. Durant son séjour en Suisse, il prévoit d'écrire et de composer une chanson sur le thème de « Jérusalem, ville pour tous ».

Après quatre jours en montagne à La Fouly, ce grand groupe, composé d'une trentaine de chanteurs et un encadrement d'une dizaine de facilitateurs et autres, sera accueilli à Lausanne. À partir de cette année, nous souhaitons consolider la présentation sur la Confédération, le système politique suisse et la démocratie directe. À cette fin, un atelier sera proposé aux jeunes plutôt qu'une conférence telle que nous la proposons d'habitude. La traditionnelle visite de Genève (Musée international de la Croix rouge) (ou de Berne) est également au programme, et enfin, grâce à une collaboration avec le chef de chœur lausannois Dominique Tille, un concert auquel seront associés des chanteurs de la région sera proposé le 13 juillet 2017 à l'église Saint-Laurent à Lausanne. Marquez déjà ce jour dans vos agendas !

#### **HER VOICE / KOLE'H / SAOUTEK, DU 20 AU 29 AOÛT**

Pour la troisième année consécutive, nous ouvrons nos portes à *Her Voice*. Sous ce nom, 16 jeunes filles arabes et juives israéliennes de 16 à 17 ans dialoguent, encadrées par deux facilitatrices, Ulfat Haider et Sarki Golan. Le but de ce travail de dialogue est de les rendre autonomes dans une société multiculturelle, de renforcer leur estime personnelle, de développer une conscience de soi et une identité claire dans leur environnement social respectif. Le groupe est bien entendu renouvelé chaque année. Le voyage en Suisse fait suite à dix rencontres bimensuelles de trois heures en Israël, à Haïfa. Au retour, le travail de dialogue continue, enrichi de l'expérience du voyage en Suisse.

#### **BREAKING THE ICE, DU 5 AU 19 SEPTEMBRE**

Comme le précédent, ce projet tourne depuis plusieurs années, avec des résultats spectaculaires à la clé. Cette fois-ci, un nouveau groupe de 12 étudiants de l'Université de Haïfa est d'ores et déjà constitué. Il a été sélectionné de janvier à mars de cette année, selon les critères suivants : étudiant(e)s de 23 à 30 ans, parité juifs/arabes et hommes/femmes, forme physique minimale et capacité d'interaction en groupe. D'avril à juin se déroulera la préparation en Israël, sous forme de soirées et de week-ends dans la nature. Début septembre, le groupe se déplacera en Suisse, dans la région de La Fouly, pour une randonnée alpine d'une dizaine de jours. Après le retour en Israël auront lieu, d'octobre à janvier, des rencontres de feed-back et la promotion du projet pour l'année suivante.

Une nouveauté : cette année sera inaugurée une collaboration avec le Centre de Recherche sur les Ecosystèmes d'Altitude (CREA), à Chamonix. Un scientifique de cette institution passera une journée avec le groupe, sur le terrain, pour démontrer les caractéristiques des écosystèmes alpins, expliquer que leur préservation nécessite une collaboration transfrontalière, et ouvrir une discussion sur les parallèles possibles avec la conservation de la nature en Israël-Palestine. Une telle collaboration internationale nous réjouit évidemment beaucoup.

# NEWS

## 29 /

### LES PROJETS POUR 2017

#### IN BETWEEN, EN COURS

Pendant ce temps, le projet *In Between* (film viral sur le dialogue dans le conflit) initié en été 2016 continue, à son rythme. Souvenez-vous : un concours a été lancé auprès des écoles de cinéma en Israël et Palestine. Inspirés par *We can talk*, un documentaire réalisé par Uri Levi et Moriya Benavot qui ont interviewé six jeunes Palestiniens et Israéliens engagés dans le dialogue, les étudiants en cinéma pouvaient soumettre un script de film d'une durée d'une à deux minutes. Ce script doit, bien entendu, symboliser le dialogue dans le conflit.

À la suite de cet appel, Shira Lapidot, responsable du projet en Israël, a reçu en décembre dernier 43 scripts, dont 37 correspondaient aux exigences du concours. Un jury de trois professionnels de la communication ou du cinéma ont lu ces scripts et en ont choisi 13 pour une réalisation filmée. Pour l'instant, aucun résultat n'a encore été présenté au jury international qui sera en fin de compte en charge d'attribuer trois prix.

Nous vous tiendrons bien entendu informés de l'avancement de ce projet qui nous tient à cœur et auquel beaucoup d'entre vous ont contribué en le soutenant financièrement.

La première partie de ce projet, le film *We can talk* est un témoignage émouvant que nous vous invitons à voir ou revoir en cliquant sur ce lien <https://vimeo.com/185293293?ref=em-share>

En témoignant de leur expérience, ces six jeunes gens et jeunes filles (dont quatre ont participé à nos séjours en Suisse) confirment le bien-fondé du dialogue non-violent que nous soutenons.

Nous aurons certainement l'occasion de nous retrouver tout au long de cette année 2017 et vous souhaitons, chers membres, amis et sympathisants, un délicieux printemps.

Très chaleureusement,

le groupe communication et les groupes de travail de l'association



RIVITAL  
DANS WE CAN TALK

## DERNIÈRE MINUTE

Lors de notre voyage des dix ans de Coexistences en Israël et Palestine, en octobre dern, plusieurs d'entre nous avons passé quelques heures à *Roots* et rencontré Ali Abou Awwad et Shaul Judelman. Nous vous invitons à lire l'article récemment paru dans *Le Monde*, consacré à cette association non-violente. > [télécharger l'article](#)

## 16 | ENQUÊTE

fr *Monde*  
MARDI 4 AVRIL 2017

Ali est un ancien prisonnier palestinien, Shaul un colon israélien. L'histoire les oppose, mais l'essentiel les réunit : avocats de la non-violence, ils plaident pour un dépassement de la culture victimaire

PHOTO SHUAUL JUDELMAN

**I**l fait un chaleur de bonia russe dans la cabane. Dehors, une fine bruine tombe sur la Cisjordanie. Au sol, trois matelas fins. Le poêle chauffe avec un entraînement excessif, dévorant les branches : il faut ouvrir la porte pour aérer. Vêtu d'un bas de pyjama à carreaux, Ali Abou Awwad est un peu sonné. Il touche son nez rougi. Ce matin, il est entré par regardé dans une vitre. Mais dès qu'il commence à parler, d'une voix douce, dans un anglais un peu rocailleux et précis, le militant oublie la douleur.

Ali Abou Awwad n'a pas le droit – pas encore ? – aux gros titres des journaux. C'est une fourniture besogneuse. Un grand gaillard de 44 ans aux cheveux mi-longs ondulés et au charme saisissant, qui s'est lancé dans un projet contraire aux vents dominants : la promotion de la non-violence et du dialogue avec les colons, ceux que les siens haïssent, implantés sur leurs terres. Sa cabane est située en bord de route, à quelques centaines de mètres du carrefour du Goush Etzion, haut lieu symbolique et ultramilitariste de la colonisation, où treize attaques palestiniennes ont eu lieu depuis octobre 2015. Là même où trois adolescents israéliens avaient été enlevés en juin 2014, avant d'être tués, suscitant une émotion nationale.

Au même moment, dans un baraquebent voisin, une dizaine de Palestiniens et de colons partagent un thé. Le rendez-vous est fréquent, mais discret. Ils travaillent sur des projets communs et du monde tel qu'il tourne, si mal. Cette rencontre inouïe est organisée par l'organisation *Roots* (« racines »), dont Ali Abou Awwad est l'un des coordinateurs et la figure la plus emblématique. « Dans un conflit, chaque personne qui fait un pas vers l'autre est considérée comme folle. Pour faire ce qu'on fait, il faut être stupide, naïf, malin. Mais, curieusement, des gens ici sont des traumatisés ».

Un autre cadre de *Roots* est un colon à la barbe indisciplinée, aux airs un peu hippie : Shaul Judelman. Ce dernier affirme : « Ali a une belle âme, mais aussi un esprit politique très aiguisé. C'est un gars de la vieille école du Fatah [principale composante de l'Organisation de libération de la Palestine, OLP], qui espère un État palestinien. Il comprend que l'ennemi n'est pas le peuple israélien, mais la peur que celui-ci ressent ». La complicité entre les deux hommes, développée depuis près de trois ans, saute aux yeux.

**« IL FAUT APPRENDRE À DIVORCER »**  
Directeur de l'ONG israélienne Center for International Migration and Integration (CIMI), Jean-Marc Lilling a mis son carnet d'adresses à la disposition de *Roots*, qu'il conseille. Selon lui, Ali et Shaul symbolisent le miroir identitaire tendu entre leurs peuples. « Palestiniens et Israéliens se ressemblent énormément, par leur chagrin, leur attachement à la famille, leur résilience et leur humour assez noir, dit-il. Mais sur un plan néguant, il y a une compétition victimaire, dont parle beaucoup Ali, et qu'il veut voir Shaul contribuer à dépasser pour que les deux narrations nationales deviennent légitimes ».

Ali Abou Awwad, qui vit à Beit Ummar, près d'Hébron, est à la fois un idéaliste et un pragmatique. Il rêve d'un mouvement national massif en faveur de la non-violence, pour mettre un terme à cette « culture victimaire » qui enserré la société palestinienne, et à la dépendance toxique aux fonds étrangers, qui déresponsabilise. Le militant veut qu'une conversation s'installe enfin entre Israéliens

et Palestiniens, non sur des bases religieuses et identitaires, mais en reconnaissant les comportements, les lâchetés et les souffrances de chacun. Il constate aussi avec tristesse l'extinction de voix de la gauche israélienne, épuisée par l'échec du cycle d'Oslo – ces accords de 1993 en vue de l'établissement d'un État palestinien –, et les projets d'annexion fomentés par la droite messianique. Le temps presse, mais son entreprise s'inscrit dans le long terme. « On ne fait pas de thérapie avant la chirurgie. La réconciliation ne peut être le point de départ. Pour apprendre à se marier, il faut apprendre à divorcer », dit Ali Abou Awwad, qui sait qu'une séparation franche est impossible. Il croit à deux États voisins, mais imbriqués du point de vue du peuplement et de l'économie. Dans le cas contraire, il promet que l'impasse actuelle conduira les Israéliens « en enfer », celui d'un État unique pour deux peuples, qui sera en réalité un « non-être ».

Ali est issu d'une famille de réfugiés, c'est-à-dire de Palestiniens vivants avec la blessure ouverte de la Nakba, la grande « catastrophe » que fut l'exode forcé de centaines de milliers de personnes en 1948. Fils d'une militante illicite du Fatah, le parti de feu Yasser Arafat, Ali Abou Awwad a 10 ans lorsqu'il voit sa mère arrêtée sur le pont Allenby, qui conduit en Jordanie. Il est renvoyé chez lui, tremblant, en taxi. À la fin des années 1980, il compte parmi les milliers de lanceurs de pierre contre les soldats israéliens, lors de la première Intifada. Condamné à dix ans de détention, il s'engage en 1999 dans une grève de la faim pendant dix-sept jours pour pouvoir revoir sa mère. Cette action non violente lui démontre qu'il existe des moyens pour faire plier l'occupant.

« Quand je pense à la prison, je pense à la moralité, au respect, à l'humanité », dit-il. Comme pour tant d'autres prisonniers palestiniens, l'univers sacré est son université de la vie. Son cursus dure quatre ans. Libéré en 1994, il intègre les forces de sécurité palestiniennes, avant de démissionner, en 2000. Il est blessé à la jambe par un colon armé. Solopé en Arabie saoudite, il apprend la mort de son frère Yousof, tué par un soldat israélien. La colère qui l'anime ne disparaît pas, mais trouve un autre sens, au gré de rencontres imprévues. Ali Abou Awwad continue sa peine à celle de familles israéliennes, réunies au sein d'une organisation, The Parents Circle Families Forum (PCFF), qui prône le dialogue et la réconciliation.



ADRIA FRUTOS

## La paix à quatre mains

des membres rendent visite à la mère d'Ali pour présenter leurs condoléances. Pour le jeune homme, c'est éternelle. Elle mènera son engagement pacifiste, qui se concrétise avec la création de l'organisation Al-Tariq (« le chemin », en arabe). Lorsque, pour la première fois, Shaul Judelman découvre Ali, c'est sur une vidéo que ce dernier a enregistré. « J'avais l'impression d'entendre un sioniste des années 1920, critiquant les insuffisances de son propre camp, mais traçant un chemin vers l'émancipation nationale », sourit le colon. Les deux hommes, et les militants qui gravitent autour d'eux, vont unir leurs efforts et trouver un point de chute : le terrain qui possède la famille d'Ali Abou Awwad, près du carrefour du Goush Etzion, au milieu des colonies. Ce sera le refuge des modérés.

**« RECONCILER LES MÉMOIRES »**  
La famille de Shaul Judelman, elle, est originaire des pays baltes. Ses parents ont vécu en Afrique du Sud, avant de s'installer aux États-Unis, en 1957. Le garçon grandit à Seattle (État de Washington), sur la Côte ouest. Sans jamais avoir mis les pieds en Israël, il sent toutefois un lien avec cette terre, son peuple, son histoire. Il participe à des manifestations de solidarité avec les Juifs soviétiques, puis avec les Juifs éthiopiens. En 2000, à 21 ans, il arrive enfin en Israël. « Je cherchais un lien à la fois avec la terre et avec la tradition, expliquet-il. J'ai trouvé un kibboutz spécialisé dans l'agriculture bio dans la vallée du Jourdain ».

Il y reste plusieurs mois, avant de s'installer dans le Goush Etzion, au sud de Jérusalem, en Cisjordanie. L'entame des études, qui dure tout six ans, dans une yeshiva (« école religieuse ») dans la colonie de Bat Ayin. La seconde Intifada commence. Le sang noie l'espoir d'Oslo. « Au début des années 2000, se souvient-il, j'ai arrêté de croire à la paix, dans la capacité des Palestiniens à nous accepter et à admettre notre lien avec cette terre ».

C'est un rabbin colon, renommé et original, Menachem Froman, qui va pousser Shaul Judelman sur la voie du dialogue et du pacifisme. « Nous ne sommes pas face à un conflit religieux, mais la religion tient une place importante dans nos deux mythologies nationales, souligne-t-il, avec des mots que le rabbin n'aurait pas reniés. Il faut dire, dans le même temps, que toute cette terre est Israël, et que toute cette terre est la Palestine, en reconciliant les mémoires, car un tracé de frontières ne suffit pas ». Shaul Judelman estime

qu'une confédération israélo-palestinienne serait un meilleur mode que la solution classique à deux États.

Mais comme Ali Abou Awwad, il s'intéresse d'abord à la transformation des deux sociétés, à l'évolution des mentalités. Pour cela, *Roots* organise des ateliers photo, des rencontres interreligieuses, des camps de vacances pour les enfants. L'organisation essaie aussi de promouvoir le rôle des femmes dans les communautés et d'impliquer les acteurs locaux, comme les maires ou les professeurs. Pour Theodor, la majorité de la population palestinienne subit l'occupation, enrage contre ses propres dirigeants, détournent les yeux. « Je pense qu'on n'est pas encore assez bruyants », dit Ali Abou Awwad, et qu'on ne dérange pas vraiment le système ».

En dehors de ces activités publiques, *Roots* s'efforce aussi de jouer un rôle de médiateur auprès de l'administration civile israélienne, qui contrôle la zone C, soit 60 % de la Cisjordanie. C'est elle qui décide des voies d'accès à l'eau, des permis de construire – accordés très chèrement aux Palestiniens – ou encore de la restitution des corps quand un assaillant ou un manifestant meurt. Ce fut le cas en octobre 2016, lorsqu'un adolescent de Beit Ummar, lanceur de pierres, fut tué. « Il avait été puni, mais on a dit au ministre de la défense qu'il devait être enterré, conformément au judaïsme », explique Shaul Judelman.

L'une des questions fondamentales que posent les deux hommes s'adresse aussi bien à la gauche israélienne qu'aux étrangers, observateurs ou intervenants dans le conflit : comment traiter les colons ? Par leur nombre – près de 400 000 en Cisjordanie –, ils ne peuvent être considérés comme quelques milliers à déplacer d'une pièce à l'autre, de gré ou de force. Mais par leur diversité, ils échappent au plan large sans nuance. Il existe parmi eux des fanatiques raciaux, adeptes de la violence, sans moralité lorsqu'il s'agit des Palestiniens. Mais il y a aussi des êtres épris de judaïsme, dont l'attachement spirituel en « Juifs-Sionistes » ne peut être nié, estiment les membres de *Roots*. Sans parler des Israéliens installés en Cisjordanie pour des raisons matérielles, en raison des prix prohibitifs de l'immobilier dans les villes. « Tant que les Palestiniens nous considèrent comme les Français en Algérie, on n'arrivera à rien », tranche Shaul Judelman. « Avant, pour moi, les colons étaient le diable, dit Ali Abou Awwad. J'ai appris leurs liens avec cette terre. J'ai compris qu'ils pouvaient être impliqués dans la solution ». ■